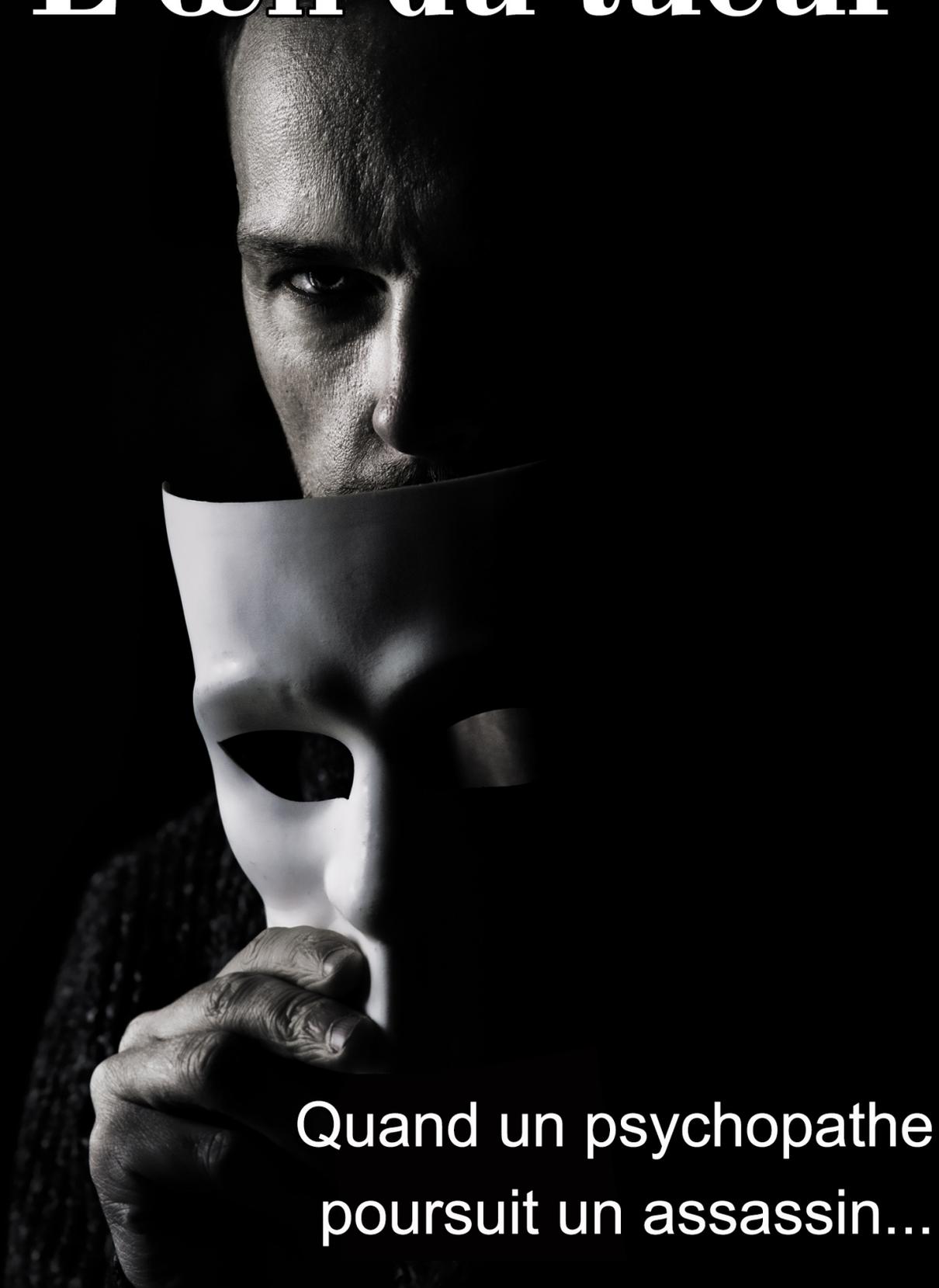


Anais Cros

L'œil du tueur



Quand un psychopathe
poursuit un assassin...

Anaïs Cros

L'Œil du tueur

Quand un psychopathe poursuit un assassin...

© Anaïs Cros, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8816-9

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.anaiscros.fr

contact@anaiscros.fr

Valentin Chappaz se versa une rasade de génépi, l'avalala cul sec, puis émit une toux caverneuse, frappant sa poitrine creusée par l'âge. Cet hiver aurait sa peau. Deux semaines qu'il n'arrêtait pas de tousser alors qu'il n'avait jamais eu un rhume de sa vie. La vieille Baratti, qui habitait à côté, lui répétait tous les jours qu'il devait faire venir le médecin, qu'à son âge on ne devait pas laisser traîner les choses comme ça. Elle en savait quelque chose, elle qui voyait son toubib tous les lundis et qui avait une véritable pharmacie dans sa cuisine. C'était à cause de gens comme elle que la sécu était en faillite, toute cette racaille d'immigrés qui profitaient à fond du système. Cinquante ans que cette Italienne vivait en France et elle n'était toujours pas foutue de prononcer son nom correctement. Combien de fois lui avait-il expliqué qu'on disait « Chappa » et pas « Chappaze » ? Si cette vieille folle ne lui avait pas fait ses courses et son ménage, il lui aurait dit ses quatre vérités depuis longtemps.

Valentin remplit son verre à ras bord de génépi et l'emporta hors de la cuisine proprette, laissant derrière lui des effluves de plantes et d'alcool. Sa main ne tremblait pas le moins du monde et c'était une chose dont il n'était pas peu fier. Soixante-seize ans et il avait toujours la main aussi sûre qu'à l'époque où il descendait des fellouzes en Algérie. Il était un sacré tireur en ce temps-là. Dommage que sa vue ne se soit pas maintenue, il aurait pu en remontrer à certains des chasseurs alpins qui venaient parfois s'entraîner dans les parages.

Le vieil homme s'arrêta au milieu du couloir qu'il traversait, ses charentaises s'enfonçant dans l'épais tapis miteux qui cachait le parquet. Sur les murs en lambris sombres s'alignaient des photos qui retraçaient sa longue carrière militaire. Il se redressa inconsciemment, bombant le torse comme si son gilet usé avait été couvert des quelques décorations qu'il gardait dans une vitrine du salon. Il pouvait presque sentir le poids des galons sur son épaule. Lieutenant-colonel. C'était plutôt pas mal pour quelqu'un qui était entré dans l'armée à dix-huit ans en sachant à peine lire et écrire.

Il passa un moment à examiner les photos prises en Algérie, en Indochine, au Sénégal, dans divers pays d'Afrique. La plupart des camarades qui avaient posé avec lui avaient passé l'arme à gauche depuis longtemps. La guerre et ces

saloperies de climats exotiques ne faisaient pas de cadeau. Mais lui, il avait survécu, encore et toujours. Il avait le cuir solide, une volonté de fer et la tête sur les épaules. Rien ne pouvait l'abattre. Une nouvelle toux secoua sa grande carcasse et il jura comme du génépi lui coulait sur les doigts. Rien à part peut-être cet hiver pourri.

Maugréant dans sa barbe, Valentin poursuivit son chemin jusqu'au salon. Une vieille télévision cathodique tournait en sourdine, diffusant un téléfilm inepte où il était question d'intégration, de fraternité et d'autres conneries du même genre. Valentin jeta un coup d'œil au poêle où ronflait un feu réconfortant. Il rajouta une bûche, dérangeant le chat tigré étalé si près de la chaleur que ses poils étaient sur le point de roussir. L'animal lui lança un regard agacé de son unique œil, puis émit un miaulement mécontent et se décala d'un centimètre avant de reprendre sa sieste avec défi. Valentin déposa une rude caresse sur sa tête triangulaire couturée de cicatrices, ce qui lui valut un coup de griffes exaspéré. L'homme s'écarta en souriant.

Kalach', diminutif de Kalachnikov, était un guerrier lui aussi et son mauvais caractère ne déplaisait pas à Valentin. Le chat passait ses nuits à faire régner la terreur dans le quartier et à chacune de ses sorties, l'air s'emplissait de feulements, de miaulements agressifs et de crachats. Quand Valentin l'avait trouvé, il venait de perdre un œil dans une bagarre et pansait ses plaies à l'abri dans le petit appentis du jardin dont un des carreaux était cassé. L'homme avait dû déployer des trésors de ruse et de patience pour arriver à le capturer et l'emmener chez un vétérinaire pour le soigner. Après ça, le chat avait disparu pendant un mois, puis il était soudain revenu et avait réclamé à manger comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Depuis, l'humain et l'animal cohabitaient tant bien que mal, passant une grande partie de leur temps à s'insulter mutuellement. La vieille Baratti trouvait que Kalach' avait l'air diabolique avec son œil crevé ; Valentin ne l'en appréciait que davantage.

Le vieil homme se laissa tomber dans son fauteuil avec un grognement. Les ressorts fatigués grincèrent et la tapisserie usée jusqu'à la corde se tendit, recrachant un peu de rembourrage par endroits. Baratti, encore elle, disait qu'il aurait dû s'acheter de nouveaux meubles, qu'il aurait pu se le permettre avec la pension que lui versait l'armée. Elle ne comprenait pas pourquoi il gardait un mobilier qui avait plus de trente ans et qui partait en lambeaux. Cette vieille bique ne comprenait rien à rien de toute façon.

Valentin fixa son regard sur la télé sans la voir, songeant à la visite inévitable que sa voisine lui ferait le lendemain matin. Depuis que son mari était mort, elle semblait s'être mis en tête de s'occuper de lui, on aurait dit qu'elle avait absolument besoin d'avoir un enfant à pouponner, elle dont tous les gamins s'étaient barrés à Lyon ou en région parisienne comme si Val Perrollaz n'était pas assez bien pour eux. Il n'avait pas vu les fils depuis des années, mais la fille avait accompagné sa mère chez lui quelques mois plus tôt. Il avait eu envie de mettre des claques à cette petite idiote qui s'habillait comme une pute et se croyait supérieure parce qu'elle travaillait pour une association humanitaire. Comme si tous ces emmerdeurs d'étrangers avaient besoin qu'on s'associe pour les défendre.

Le vieil homme avala une lampée de génépi, savourant la brûlure qui descendait le long de sa gorge irritée. Plus il repensait à cette fille et plus la colère montait en lui. Elle était aussi bavarde que son abrutie de mère, elle n'avait pas arrêté de lui poser des questions sur le village à l'époque de sa jeunesse, sur les souvenirs qu'il avait gardés de Val Perrollaz avant que ça ne devienne une des stations de ski les plus cotées de Savoie. Cette conne avait pratiquement quarante ans et elle avait grandi là, elle avait bien dû remarquer la différence, non ? Il renifla avec mépris.

Les changements advenus à Val Perrollaz constituaient un des sujets de récrimination préférés de Valentin. En une soixantaine d'années, l'endroit avait radicalement évolué. De petit village de montagne, il s'était transformé en station de ski à la mode chez la jet-set, voyant fleurir les hôtels hors de prix, les complexes commerciaux, les installations sportives, les restaurants huppés. Le domaine skiable était immense, s'étendant sur plusieurs vallées toutes reliées entre elles, et toute la région avait investi pour attirer une clientèle de qualité supérieure. Les prix de l'immobilier avaient grimpé en flèche et, peu à peu, les habitants d'origine étaient partis, contraints et forcés d'abandonner leur place aux spéculateurs immobiliers et aux fournisseurs de loisirs luxueux en tout genre. Il ne restait plus que quelques irréductibles, dont Valentin se targuait d'ailleurs de faire partie.

La saison de ski avait commencé depuis quelques semaines et le vieil homme n'était pas loin de penser que c'était la cause de cette toux qui s'était incrustée dans sa poitrine. De deux mille cinq cents habitants en temps normal, la station passait soudain à trente ou quarante milles et malgré le froid des hauteurs, l'air

semblait plus lourd, plus pollué quand toute cette masse affluait des villes pour venir faire joujou dans la neige. Des étrangers à n'en plus finir, de jeunes cons qui se prenaient pour de grands sportifs et surtout une foule d'abrutis bourrés de fric qui s'imaginaient que le summum du chic était de faire du ski à Val Perrollaz en hiver et de se dorer la pilule à Monaco en été. Aucun d'eux ne comprenait rien à la montagne, ils ne la respectaient pas et Valentin les haïssait tous autant qu'ils étaient. Il applaudissait d'ailleurs devant sa télé à chaque fois que le journal annonçait des morts dans une avalanche, évènement malheureusement beaucoup trop rare.

Valentin termina son verre de génépi et sentit une agréable somnolence l'envelopper. Il avait neigé toute la nuit précédente et le matin même il avait passé des heures à déblayer son allée et la portion de trottoir devant sa propriété. Même s'il était encore en forme, ce genre d'exercice le fatiguait bien plus qu'autrefois et il n'était pas mécontent de pouvoir bientôt aller se coucher. Il jeta un coup d'œil à Kalach'. Le chat s'était assis et faisait consciencieusement sa toilette, léchant une de ses pattes avant de la glisser derrière sa tête. Il se faisait toujours beau avant de partir en guerre, du moins si l'on pouvait qualifier de beau ce gros matou couvert de cicatrices. C'était une des choses que Valentin admirait chez l'animal, ce soin apporté à sa tenue de tueur.

Tandis que Kalach' se dirigeait d'un pas hautain vers la porte d'entrée munie d'une chatière, Valentin leva son verre vide vers lui dans un salut respectueux. Il se détourna avec un soupir et son regard tomba sur la télé où un homme noir embrassait une jeune femme blanche sous les applaudissements et l'œil bienveillant d'un maire au visage poupin, qui arborait son écharpe tricolore comme s'il s'agissait d'une écharpe de miss France. Valentin émit un grognement de dégoût. Encore une de ces histoires de gauchistes qui prônaient la tolérance et l'intégration alors qu'ils ne connaissaient rien à la vie. Les doigts noueux du vieil homme s'emparèrent de la télécommande et il coupa l'appareil avec mauvaise humeur. Assez de conneries pour une seule journée, il était temps de se mettre au lit.

Valentin s'arracha à son fauteuil en grimaçant, les articulations raides. Il s'étira tant bien que mal, posa la télécommande à sa place, sur le napperon jauni près de la télévision, puis regagna la cuisine en formica qui paraissait tout droit sortie d'une publicité des années soixante-dix. Il rinça son verre et le mit à l'envers sur l'évier avant de s'essuyer les mains avec un torchon à carreaux

Vichy roses et blancs. Lorsqu'elle était petite, sa fille Séverine avait une jupe avec le même motif et un joli bord en dentelle. Elle tournait sur elle-même pour la faire gonfler et une étincelle de plaisir s'allumait dans ses yeux verts habituellement si ternes. Elle ressemblait à une poupée avec ses boucles claires et sa jupe qui se soulevait.

Valentin se mit à tousser, brutalement arraché à ses souvenirs. Quelque chose se durcit en lui et il jeta le torchon à la poubelle dans un mouvement de colère. Et aussi brusquement que la fureur s'était emparée de lui, l'épuisement s'abattit sur tout son être. Il lança un coup d'œil au coucou accroché dans un coin. Il était pratiquement minuit, il n'avait que trop traîné.

Repassant dans le couloir, le vieil homme gagna l'entrée pour vérifier que la porte était bien fermée à clé, comme chaque soir. Il longea le grand placard dans lequel il rangeait ses manteaux et ses bottes sans voir qu'il était entrouvert. Il n'avait pas pris la peine d'allumer la lumière, capable de se déplacer les yeux fermés dans cette maison qu'il avait habitée presque toute sa vie. Arrivé à un mètre de la porte, il se figea dans un infime choc.

Le solide panneau de bois était entrebâillé, laissant entrer un courant d'air glacé. Aussitôt son instinct de soldat se réveilla, tirant la sonnette d'alarme. Il était certain d'avoir fermé lorsqu'il avait cherché une cagette de bûches pour le poêle, un moment plus tôt, et Kalach' était incapable d'ouvrir la porte, bien trop lourde pour lui. Il y avait quelque chose d'anormal.

Valentin recula d'un pas, tous les sens en alerte, son esprit tournant à plein régime. Si un voleur avait pénétré chez lui, il allait lui faire regretter de ne pas avoir choisi une autre maison à cambrioler. Son fusil était dans le placard derrière lui, tout ce qu'il avait à faire c'était reculer d'un mètre. Il envisagea un instant d'appeler la police, puis repoussa cette idée. Il n'avait jamais eu besoin de personne pour régler ses problèmes.

Avec ce sixième sens propre aux combattants, il perçut la présence derrière lui une fraction de seconde avant l'attaque, mais il n'avait plus les réflexes d'un jeune homme. Il n'eut pas le temps de se retourner. Un bras musclé se referma sur sa gorge, lui coupant la respiration, l'obligeant à se pencher en arrière, le déséquilibrant. Machinalement il nota que son agresseur devait être nettement plus petit que lui, mais ce n'était pas exceptionnel étant donné sa taille bien plus élevée que la moyenne. Un violent coup de poing dans les reins mit un terme à

ses réflexions, le transperçant d'une douleur fulgurante. Ses jambes se dérobaient sous lui et son attaquant le laissa s'effondrer pour mieux lui balancer son pied dans le dos.

Valentin s'écroula sur le tapis miteux qui puait la poussière et la pisse de chat. Un mélange de peur et de rage l'envahit, mais son corps refusait de lui obéir, cloué au sol par la souffrance. Un nouveau coup de pied l'atteignit à l'entrejambe et il se plia en deux avec un cri rauque. Des étoiles dansèrent devant ses yeux et il eut l'impression que ses testicules lui remontaient dans la gorge. Il faillit vomir, se contint dans un sursaut d'orgueil. Il voulut ramper pour s'éloigner, tendit instinctivement la main vers la porte, à quelques centimètres de lui. Un lourd talon carré s'abattit sur ses doigts et il entendit nettement les os craquer en même temps qu'une nouvelle décharge électrique le parcourait, hérissant les poils de sa nuque, affolant son cœur, lui coupant la respiration.

Valentin ramena sa main vers lui avec un gémissement, tremblant de tout son corps. Lentement il comprit qu'il allait mourir. Il y avait de la haine dans ces attaques cruelles. Celui qui le frappait ainsi voulait le détruire. Qui ? Pourquoi ? Le vieil homme leva ses yeux larmoyants vers la silhouette qui le surplombait, mais il ne voyait rien dans les ténèbres du couloir.

— Qui... Qui... êtes-vous ? balbutia-t-il.

Il aurait voulu mettre du défi dans cette question, lui donner le ton d'un ordre, mais sa voix trahissait sa peur et son incompréhension. Sans rien dire, la silhouette referma sèchement la porte et pressa l'interrupteur situé juste à côté. Une lumière jaunâtre s'étala sur eux. L'inconnu portait une cagoule, une longue parka kaki, des chaussures de marche. Il était de taille moyenne, pas très gros, mais probablement très musclé étant donné la violence de ses coups. Sa silhouette ne paraissait pas familière à Valentin. L'inconnu s'agenouilla à côté du vieil homme, l'attrapa par le col et lui asséna une paire de gifles qui l'étourdirent. Humilié, Valentin eut un sursaut de rage. Il voulut frapper son agresseur, mais celui-ci intercepta son bras et le tordit brusquement. Le poignet du vieil homme émit un craquement sinistre et des larmes de douleur jaillirent sous ses paupières serrées sans qu'il puisse l'empêcher. L'inconnu le saisit brutalement par le menton et l'obligea à se tourner vers lui.

— Regarde-moi ! chuchota son agresseur d'une voix rauque, impossible à identifier.